

Sujet type CCINP

« La crise de la biodiversité est une crise de notre rapport au monde », écrit avec justesse la philosophe de l'environnement Virginie Maris. Mais c'est aussi, complète l'historienne de l'art Estelle Zhong, « une crise de la sensibilité ». Elle s'enracine dans un désenchantement de l'univers sensible amorcé par le platonisme, exacerbé par la modernité de Galilée et de Descartes, achevé par nos modes de vie contemporains. De la vie, les sciences positives ne scrutent que la trame physique en laquelle elle se meut. Elles l'envisagent du dehors, d'un point de vue de nulle part, n'en observant que les traces matérielles, les mécanismes physiques sous-jacents et, au mieux, les mouvements et les interactions qui lui sont spécifiques. Elles prennent leurs distances avec notre expérience ordinaire, notre familiarité au monde, la manière dont nous engageons notre corps pour investir l'en dehors de soi.

Telles qu'elles ont été conçues, les sciences ne sauraient procéder autrement. Elles ne sont à l'aise que lorsque la réflexion porte sur la matière, et c'est donc sur ce plan de la matière qu'elles sont contraintes à projeter préalablement le monde avant d'envisager de le comprendre. Projectives, elles sont donc aussi réductrices. Pourtant, ces sillons que la vie creuse dans la matière, cette trame qu'elle dessine, ces formes qu'elle sculpte, ces innombrables manières dont elle se manifeste, ce ne sont pas la vie même. La vie, c'est ce qui reste quand les sciences de la vie ont épuisé leurs ressources dans la compréhension du vivant.

Il reste alors cette vie vivante, cette vie en train de se faire, dont rien d'autre ne permet de rendre compte d'elle-même : « Il n'est d'accès à la vie qu'à l'intérieur de la vie et par elle », résume le philosophe Michel Henry.

En tournant prétendument le dos aux connaissances directes produites par nos sens, et donc par notre corps, notre chair, la science s'est symboliquement bandé les yeux. Elle a choisi de désincarner et d'immobiliser le vivant. La science fait des prouesses en nous préservant de l'adversité, rallongeant notre vie tout en la rendant plus confortable. Elle est assurément extraordinaire. Il n'empêche qu'elle néglige cette manière qu'a la vie d'être vivante. François Jacob s'en était alerté : « On n'interroge plus aujourd'hui la vie dans les laboratoires. On ne cherche plus à en cerner les contours. On s'efforce seulement d'analyser les systèmes vivants, leur structure, leur fonctionnement, leur histoire. » Et il ajoutait, observant une discipline qui a cédé aux tentations de la quantification et, dans son sillage immédiat, de la modélisation numérique : « C'est aux algorithmes du monde vivant que s'intéresse aujourd'hui la biologie. »

Les sciences de la vie restent prisonnières de modèles mécanistes ou probabilistes, auxquels elles reviennent toujours, observait à son tour le primatologue japonais Kinji Imanishi : « Les phénomènes psychologiques sont expliqués par les lois de la physiologie, les phénomènes physiologiques par celles de la chimie, les phénomènes chimiques par celles de la physique, et les phénomènes physiques par les lois de la mécanique ». C'est ce qu'exprimait aussi Bergson à propos du réductionnisme des neurologues : « [...] Le système nerveux peut-il se concevoir sans l'organisme qui le nourrit, sans l'atmosphère ou l'organisme qui respire, sans la terre que cette atmosphère baigne, sans le Soleil autour duquel la Terre gravite ? » Les sciences actuelles ne disposent toujours pas de modèles de représentation de la vie vivante.

L'écologie, tout particulièrement, s'est paradoxalement restreinte à une rationalité qu'il s'agit de compléter désormais par des approches davantage inhérentes au vivant. Certes, il faut raison garder. Le sociologue Bruno Latour nous met en garde sur ce point : « Si l'on prétend s'opposer à la rationalité scientifique en inventant une manière plus intime, plus subjective, plus enracinée, plus globale, plus écologique si l'on veut, de capter nos liens avec la nature, on va perdre sur les deux tableaux : on va conserver l'idée de nature empruntée à la tradition tout en se privant de l'apport des savoirs positifs ».

Il ne s'agit pas de troquer le rationnel pour le sensible. Il s'agit de s'autoriser le recours à un éclairage complémentaire qui, faute d'être reconnu et valorisé, laisse une part du monde dans l'ombre. Revendiquer la puissance de l'expérience sensible ne relève d'aucun iconoclasme⁸. Une conception de ce genre ne détruit ni la rationalité, ni l'absolu. Elle cherche à les faire redescendre sur terre. À les faire atterrir en quelque sorte. Ou bien encore, à enrayer leur « déterrestation », selon le vocable d'Augustin Berque. Il s'agit de nous reterrestre. Et pour cela, nous devons nous départir de cette idée de Nature séparée de nous, de ce monde virtuel dont une part au moins de nous-mêmes ne ferait pas partie, selon les règles d'un grand partage.

Jacques Tassin, *Pour une écologie du sensible*, Paris, Odile Jacob, 2020

Résumé

Vous résumerez ce texte en 100 mots (+ ou – 10%). Vous mettrez une double barre // à la fin d'un mot pour indiquer un changement de paragraphe.

Dissertation (20 pts)

Selon Jacques Tassin, « En tournant prétendument le dos aux connaissances directes produites par nos sens, et donc par notre corps, notre chair, la science s'est symboliquement bandé les yeux. Elle a choisi de désincarner et d'immobiliser le vivant. »